LE RETOUR D'ANGLETERRE.

ARGUMENT.

Ce chant étant un épisode de la conquête de l'Angleterre par les Normands, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter notre sommaire au bel ouvrage de M. Augustin Thierry.

« Guillaume, dit le grand peintre d'histoire que nous venons de nommer, fit publier son ban de guerre (1066). Il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées.

« Le comte Eudes de Bretagne envoya à Guillaume ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Alain [1], vinrent au rendez-vous des troupes normandes, accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays [2]. »

Parmi ces auxiliaires du duc de Normandie, se trouvait un jeune Breton dont nos poëtes populaires nous ont conservé la touchante histoire, et que j'ai apprise de la bouche d'une paysanne cornouaillaise, Katel Road, de Nizon.

[1] Alan, fils d'Hedwije, à laquelle le chant qu'on va lire donne le nom de *Duchesse*.

T. I, liv. III, p. 326 et 328 (5e édition).

XVII

DISTRO EUZ A VRO-ZAOZ.

(Ies Kerne.)

Etre parrez Pouldergat ha parrez Plouare,
Ez euz tudjentil iaouang o sevel eunn arme
Evit monet d'ar brezel dindan mab ann Dukez,
Deuz dastumet kalz a dud euz a beb korn a Vreiz ;

Evit monet d'ar brezel dreist ar mor, da Vro-zoz.
Me'm euz ma mab Silvestik e ma int ouz he c'hortoz ;
Me'm euz ma mab Silvestik ha 'n'em euz nemet-han
A ia da heul ar strollad, gand marc'heien ar ban [1].

Eunn noz e oann em gwele, ne oann ket kousket mad,
Me gleve merc'hed Kerlaz a gane son ma mab ;
Ha me sevel em' c'haonze raktal war ma gwele :
— Otrou Doue! Silvestik, pelec'h oud-de breme?

Marteze em oud ouspenn tric'hant leo deuz va zi
Pe tolet barz ar mor braz d'ar pesked da zibri ;
Mar kerez bea chommet gant da vamm ha da dad,
Te vize bet dimezet breman, dimezet mad ;

Te vize bet dimezet hag eureujed timat
D'ar braoa plac'h deuz ar vro, Mannaik Pouldergat
Da Vanua da zousik-koant, ha vizez gen-omp-ni
Ha gand da vugaligou ; trouz gant-he 'krelz ann ti.

Me am euz eur goulmik c'hlaz e kichenik ma dor,
Hag hi e toull ar garrek war benn ar ros e gor ;
Me stago deuz he gouzouk, me stago eul lizer
Gant seiennen va eured, ra zeui ma mab d'ar ger.

1 Ce mot n'est plus usité que dans un adverbe de lieu.

XVII

LE RETOUR D'ANGLETERRE.

(Dialecte de Cornouaille.)

Entre la paroisse de Pouldergat et la paroisse de Plouaré [1], il y a de jeunes gentilshommes qui lèvent une armée pour aller à la guerre, sous les ordres du fils de la Duchesse, qui a rassemblé beaucoup de gens de tous les coins de la Bretagne;

Pour aller à la guerre, par delà la mer, au pays des Saxons J'ai mon fils Silvestik qu'ils attendent; j'ai mon fils Silvestik, mon unique enfant, qui part avec l'armée, à la suite des chevaliers du pays.

Une nuit que j'étais couchée, et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter la chanson de mon fils; et moi de me lever aussitôt sur mon séant : — Seigneur Dieu! Silvestik, où es-tu maintenant?

Peut-être es-tu à plus de trois cents lieues d'ici, ou jeté dans la grande mer, en pâture aux poissons. Si tu eusses voulu rester près de ta mère et de ton père, tu serais fiancé maintenant, bien fiancé;

Tu serais à présent fiancé et marié à la plus jolie fille du pays, à Mannaik de Pouldergat, à Manna, ta douce belle, et tu serais avec nous et au milieu de tes petits enfants, faisant grand bruit dans la maison.

J'ai près de ma porte une petite colombe blanche qui couve dans le creux du rocher de la colline; j'attacherai à son cou, j'attacherai une lettre avec le ruban de mes noces, et mon fils reviendra.

[1] Dans la baie de Douarnenez, à quatre lieues de Quimper, en Cornouaille.

— Sav alese, va c'houlmik, sav war da ziou-askel
Da c'hout mar te a nichfe, mar te a nichfe pell;
Da c'hout mar te a nichfe gwall bell dreist ar mor braz,
Ha ouifez mar 'd eo ma mab, ma mab er buhe c'hoaz?

Da c'hout mar te a nichfe tre-beteg ann arme,
Ha gasfez euz va mab paour timat kelou dime?
— Setu koulmik c'hlaz va mamm a gane 'kreiz ar c'hoat,
Me hi gwel erru d'ar gwern, me hi gwel o rezat.

— Eurvad d'hoc'h-hu Silvestik, eurvad d'hoc'h, ha klevet :
Ama em euz eul lizer zo gan-in d'hoc'h kaset.
— Benn tri bloaz hag eunn devez me erruo da vad,
Benn tri bloaz hag eunn devez gant ma mamm ha ma zad. —

Achuet oa ann daou vloaz, achuet oa ann tri :
— Kenavo d'id, Silvestik, ne az gwelinn ket mui;
Mar kaffenn da eskern paour tolet gand ar mare,
Oh! me ho dastumefe hag ho briatefe. —

Ne oa ked he c'homz gant-hi, he c'homz peurlavaret,
Pa skoaz eul lestr a Vreiz war ann ot, hen kollet,
Pa skoaz eul lestr a vro penn-da-benn dispennet,
Kollet gant-han he raonnou hag he wernou breet.

Leun a oa a dud varo, den na ouffe lavar,
Na gout pe geit zo amzer n'en deuz gwelet ann douar.
Ha Silvestik oa eno, hogen na mamm na tad,
Na mignon n'en doa, siouaz, karet he zaou-lagad!

— Lève-toi, ma petite colombe, lève-toi sur tes deux ailes ; volerais-tu, volerais-tu loin, bien loin, par delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie?

Volerais-tu jusqu'à l'armée, et me rapporterais-tu des nouvelles de mon pauvre enfant?

— Voici la petite colombe blanche de ma mère, qui chantait dans le bois; je la vois qui arrive au mât, je la vois qui rase les flots.

— Bonheur à vous, Silvestik, bonheur à vous, et écoutez : j'ai ici une lettre pour vous.

— Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement ; dans trois ans et un jour je serai près de mon père et de ma mère. —

Deux ans s'écoulèrent, trois ans s'écoulèrent.....

— Adieu, Silvestik, je ne te verrai plus ! Si je trouvais tes pauvres petits os, jetés par la mer au rivage, oh ! je les recueillerais, je les baiserais ! —

Elle n'avait pas fini de parler, qu'un vaisseau de Bretagne vint se perdre à la côte; qu'un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, et fracassé de l'avant à l'arrière, se brisa contre les rochers.

Il était plein de morts ; nul ne saurait dire où savoir depuis combien de temps il n'avait vu la terre; et Silvestik était là ; mais ni père, ni mère, hélas! ni ami n'avait *aimé* ses yeux!

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

La conquête de l'Angleterre remontant au onzième siècle (1066), il y a tout lieu de croire que cette ballade a été composée à la même époque. C'est l'opinion de M. Augustin Thierry, qui l'a jugée digne d'être insérée dans son histoire.

Plusieurs des chefs bretons, auxiliaires des Normands, se fixèrent dans les domaines qu'ils devaient à la victoire; d'autres ne revinrent en Bretagne que longtemps après l'expédition. On comprend ainsi l'histoire de Silvestik. Mais qui était-il? était-il fils d'un noble ou d'un paysan? prenait-il part à la guerre comme sergent d'armes ou comme chevalier? Nous adopterions plutôt ce dernier sentiment. Mais l'histoire n'en dit rien, non plus que la tradition. En revanche, celle-ci nous a conservé de précieux renseignements relatifs à un usage auquel le poëte fait allusion : nous voulons parler du *ruban des noces*.

Anciennement, disent les vieillards, le jour des noces, chez les riches, avant que l'on se rendît à l'église et que le fiancé fût arrivé, la nouvelle mariée descendait dans la salle du manoir, où les parents et les amis se trouvaient déjà réunis; elle allait s'asseoir sur un lit d'honneur, et le *Diskared* (on nommait ainsi le plus notable des amants supplantés) s'approchait pour lui ceindre le ruban des noces. Ce ruban devait être blanc comme l'innocence de la jeune fille, rose comme sa beauté, noir comme le deuil qu'allait prendre le diskared. Un baiser était le prix de la tâche étrange que lui imposait la coutume.

On conservait précieusement le rubau des noces dans la cassette des joyaux de la famille, d'où il ne sortait qu'aux jours de fête. Les années venaient : le rose, le blanc et le noir du ruban passaient avec les fraîches couleurs de l'épouse, ses rêves naïfs de jeune fille, et le chagrin de l'amant supplanté; mais l'amour qu'elle avait juré à son mari, dont le rival avait, pour ainsi dire, noué de sa main les nœuds, ne passait pas : elle en gardait toujours le gage, qui la suivait jusque dans la tombe, comme un emblème d'éternelle foi.

La mère de Silvestik avait aussi son nœud de rubans; mais il ne lui ramena point son fils : la colombe messagère de la colline ne lui rapporta qu'un rameau d'espérance trompeuse, que le vent des tempêtes devait effeuiller et flétrir avec ses derniers beaux jours et ses dernières joies de mère.

XVII.

DISTRO EUZ A VRO-ZAOZ.

Andante.

E - tre par - rez Poul - der - gat ha

par - rez Plou - a - re, Ez euz tud - jen - til

iaou - ang o se - vel eunn ar -

- me, E - vit mo - net d'ar - bre zel, din

dan mab ann du - kez, Deuz das - tu - met kalz

a dud euz a beb korn a Vreiz.

XIX.

GREG AR C'HROAZOUR.

Allegretto.

En - dra vinn er bre - zel lec'h eo red